

# Réflexions sur la géographie sociale

par Anne BUTTIMER, Ph. D.

Assistante à l'Université de Seattle (Washington, U. S. A.)

On connaît les diverses formes de déterminisme qui ont résulté d'une recherche des connexions entre la société et le milieu géographique. On observe pareillement aujourd'hui la diversité des significations données au terme « géographie sociale », une diversité qui rendrait vain tout effort de définir la discipline. A l'exception de quelques Ecoles, par exemple en Suède et aux Pays-Bas, la géographie sociale apparaît plutôt comme un champ d'expérience créé et cultivé par quelques individus, que comme une tradition académique à l'intérieur d'une Ecole de géographie. Il semble donc qu'il n'existe pas une seule définition qui puisse circonscrire toutes les orientations de recherche dans la géographie sociale (1).

De quoi s'agit-il donc quand on parle de géographie sociale ? On peut préciser théoriquement le rôle et la fonction d'une discipline qui examine les éléments sociaux en géographie humaine. Ensuite on peut consulter la littérature géographique et examiner les recherches qui ont été publiées sous le titre de géographie sociale. Par ces deux optiques — l'une théorique, l'autre empirique — il est peut-être possible d'aboutir à une vision générale de cette discipline.

## I. — VISION THÉORIQUE

### RAISON D'ÊTRE D'UNE GÉOGRAPHIE SOCIALE

#### A. — RAISON D'ÊTRE.

« Le problème premier de la géographie humaine est l'éclaircissement des rapports de l'homme et du milieu, considéré sous

---

(1) Chr. van PAASSEN, *Over Vormverandering in de Sociale Geografie*, Groningen, J. B. Wolters, 1965. — J. D. WATSON, *The Sociological Aspects of Geography*, dans G. R. TAYLOR, Ed., *Geography in the Twentieth Century*, London, Methuen, 1957, pp. 463-499.

un angle spatial. (1) » Pour faciliter l'analyse de cette question, on peut subdiviser ce milieu en plusieurs catégories, par exemple : le milieu économique, le milieu politique, le milieu religieux et d'autres, dont l'ensemble constitue le milieu géographique total (2). A l'intérieur de chacun de ces milieux, la signification et les dimensions du temps et de l'espace sont nettement différents; d'où viennent la nécessité et la sagesse de subdiviser la géographie humaine en plusieurs branches systématiques. Analogiquement, donc, on pourrait définir la géographie sociale comme cette subdivision de la géographie humaine qui s'occupe de l'ordre social, ou bien « l'étude systématique de la dimension sociale dans la différenciation spatiale. »

D'autre part, on pourrait commencer par définir la géographie comme l'étude des similitudes et des contrastes rapprochant ou opposant les diverses régions de la terre (3). Il est bien évident que la société — l'organisation sociale, les idées, les mouvements sociaux — représente une combinaison de forces, qui contribue fortement à la production des contrastes et des similitudes dans le monde actuel. Mais presque immédiatement la question se pose : comment pourrait-on séparer cette dimension « sociale » des autres dimensions du milieu ? N'est-ce pas en groupe que se font toutes les activités de l'homme ? Comment pourrait-on donc avoir une géographie humaine qui ne serait pas nécessairement une géographie sociale ?

La tradition classique de l'Ecole Française avait bien souligné le caractère social de la géographie humaine (4). En Grande-Bretagne, on n'a pas opéré une distinction bien nette entre les épithètes *social* et *humain* (5), tandis qu'aux Pays-Bas, la géographie sociale de l'École d'Utrecht est presque identique à la géographie humaine de l'Ecole Française (6). Aux Etats-Unis pourtant, sauf

(1) MAX. SORRE, *L'homme sur la terre. Traité de géographie humaine*, Paris, Hachette, 1961, p. 3.

(2) H. SPROUT and M. SPROUT, *Man-Milieu Relationships in the Context of International Politics*, Princeton (New Jersey), Center for International Studies, 1956.

(3) P. E. JAMES, *One World Divided*, New York, Ginn and Co., 1964.

(4) MAX. SORRE, *op. cit.*, pp. 1-6, et MAX DERRUAU, *Précis de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1963. — G. CHABOT, *Les conceptions françaises de la science géographique*, dans *Norsk Geografisk Tidsskrift*, 1950, pp. 309-321.

(5) J. W. FREEMAN, *A Hundred Years of Geography*, Chicago, Aldine Publishing Co., 1961.

(6) R. H. A. COOLS, *Wissel- en kennisobject der sociale Geografie*, Conférence inaugurale, Université de Nimègue, Groningen, 1959. — H. J. KEUNING, *The Place of*

exception (par ex. l'École de Berkeley), cette dimension sociale a eu une place secondaire dans la géographie humaine <sup>(1)</sup>. C'est à des géographes européens d'après-guerre que l'on doit des propositions concrètes visant à considérer la géographie sociale comme discipline systématique autonome <sup>(2)</sup>. Dans plusieurs Ecoles modernes il n'est donc pas question ni de son existence ni de sa raison d'être.

B. — QUELQUES QUESTIONS FONDAMENTALES.

Théoriquement, l'objet matériel d'une géographie sociale est donc l'homme sur la terre vu sous l'aspect social. Comment les caractéristiques sociales varient-elles dans l'espace ? Quelles influences ont-elles sur l'adaptation de l'homme à son milieu, et sur l'adaptation du milieu à ses idées ? Il s'agit donc d'une optique spéciale du problème central de la géographie humaine : le rôle et l'importance des éléments sociaux dans l'évaluation des aspects géographiques. Pratiquement on peut poser les deux questions suivantes :

Quelles sont les variations spatiales dans la répartition et les relations des groupes sociaux dans le contexte de leur milieu géographique ?

Quels modes d'exploitation, de subdivision et d'appropriation de la terre utilisent les sociétés ; ou encore, quelles formes d'habitation, quelles voies de circulation, quels genres de vie et quelles activités sociales diverses.

Il apparaît donc une double orientation méthodologique : la méthode « morphologique », qui examinerait la distribution

---

*Social Geography within Human Geography*, dans *Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*, Vol. 77, 1960, pp. 341-346.

<sup>(1)</sup> P. L. WAGNER and M. W. MIKESSELL, *Readings in Cultural Geography*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.

<sup>(2)</sup> Hans BOBEK, *Sozialgeographie. — Neue Wege der Kultur- und Bevölkerungswissenschaft*, dans *Mitt. d. Deutschen Ges. für Bevölkerungswissenschaft e. V.*, Nov. 1961, Heft 3, pp. 62-67 et *Kann die Sozialgeographie in der Wirtschaftsgeographie aufgehen ?*, dans *Erdkunde*, 1962, pp. 119-126. — Philippe PINCHEMEL, *La classification et l'analyse des paysages humanisés*, dans *Revue du Nord*, Livraison géographique, N° 10, 171, juillet-septembre 1961. — W. HARTKE, *Die sozialgeographische Differenzierung der Gemarkungen ländlicher Kleinstädte*, dans *Geografiska Annaler*, Vol. 43, 1961, pp. 105-113. — H. HAHN, *Sozialgruppen als Forschungsgegenstand der Geographie. Gedanken zur Systematik der Anthropogeographie*, dans *Erdkunde*, Vol. 11, 1957, pp. 35-40. — Renée ROCHEFORT, *Géographie sociale et sciences humaines*, dans *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 1963, n° 314-315, mai-juin, pp. 19-32.

des formes sociales dans l'espace et leurs relations horizontales, et la méthode « fonctionnelle », qui examinerait le dynamisme et les rapports entre la société et la terre, les relations verticales entre les processus sociaux et les formes terrestres.

Après cette vision théorique de la géographie sociale, examinons le tableau empirique : qu'ont fait les géographes ou les autres chercheurs pour éclairer ces deux questions fondamentales ?

## II. — EVOLUTION DE LA GÉOGRAPHIE SOCIALE

Il ne sera pas question évidemment de retracer ici l'histoire de toute la géographie humaine. Soulignons seulement quelques grandes lignes de pensée qui ont eu une influence sur notre conception de la géographie sociale. Considérons d'abord quelques précédents historiques et ensuite les œuvres géographiques du XX<sup>e</sup> siècle.

### A. — QUELQUES PRÉCÉDENTS HISTORIQUES.

On pourrait commencer peut-être par les « Comptes rendus » des voyageurs, explorateurs et missionnaires, par exemple ceux d'HERODOTE (V<sup>e</sup> s. av. J.-Chr.) et de STRABON (I<sup>er</sup> s. av. et I<sup>er</sup> s. apr. J.-Chr.) et suivre cette tradition jusqu'aux « Lettres édifiantes » des Jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle (1). Dans les œuvres de ce genre on trouve une double implication : 1) les formes de vie sociale varient considérablement dans les diverses régions du monde; 2) ces différences sont liées aux différences de milieu physique ou climatique (2).

Une deuxième phase est venue avec les réflexions philosophiques sur ces faits. Ici on voit d'une part les rationalistes qui cherchent des principes normatifs pour l'ordre social dans le « droit naturel », et d'autre part les positivistes qui insistent sur la nécessité de chercher cet ordre dans les conditions empiriques de la société vivante. On pourrait résumer ainsi la double leçon

(1) J. N. L. BAKER, *The History of Geographical Discovery and Exploration*, London, 1931. — R. CLOZIER, *Les étapes de la géographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1942. — Chr. van PAASSEN, *The Classical Tradition in Geography*, Groningen, 1958. — P. VIDAL de la BLACHE, *Marco-Polo. Son temps et ses voyages*, Paris, Hachette, 1880.

(2) G. TATHAM, *Environmentalism and Possibilism*, dans G. TAYLOR, Ed., *Geography in the Twentieth Century*, London, Methuen, 1957, pp. 128-162; R. S. PLATT, *Determinism in Geography*, dans *Annals of the Association of American Geographers*, 38, 1948, pp. 126-128.

de cette deuxième étape : 1) il existe un ordre rationnel dans la société; 2) on pourrait découvrir cet ordre : a) selon des méthodes déductives (rationalistes), b) selon des méthodes inductives (positivistes).

Une troisième étape s'ouvre au XIX<sup>e</sup> siècle, associée en France avec la montée des idées démocratiques, en Allemagne avec l'épanouissement du culte nationaliste, et d'ailleurs avec l'acceptation finale des méthodes scientifiques dans l'étude de la société. Des historiens et des ethnographes ont été parmi les premiers à proposer une systématisation des variations sociales à l'échelle mondiale. En 1725, Giambattista Vico suggère que la société mondiale a passé par certaines étapes générales; pour lui les variations actuelles ne sont que l'expression du niveau qu'occupent les sociétés dans cette échelle (1). HERDER (1744-1803), en Allemagne, et CONDORCET (1743-1794), en France, expriment des idées similaires (2). Le géographe KOHL (1841) examine le rôle des facteurs sociaux dans l'évolution et le fonctionnement des formes d'habitat (3), et plus tard un autre géographe, HAHN (1896), montre l'importance de la religion et des traditions dans l'évolution des genres de vie (4). Dans cette orientation « scientifique » on exagérait cependant quelque peu l'influence de certains facteurs; ainsi l'interprétation « biologique », introduite par SCHÄFFLE (1875-1878) (5), l'interprétation « psychologique » de l'Ecole durkheimienne (6), et surtout l'interprétation « environnementaliste » des géographes ratzeliens (7). Dans l'*Anthropogeographie* de ce dernier on trouve les trois éléments suivants : la conception écologique de la société dans son ambiance naturelle, la force de l'idée humaine dans la conquête de l'espace et des obstacles phy-

(1) J. LECLERQ, *Introduction à la Sociologie*, 3<sup>e</sup> édition, Louvain, Béatrice Nauwelaerts, pp. 28 et suiv.

(2) *Ibid.*, pp. 11-32 et R. H. LOWIE, *The History of Ethnological Theories*, New York, 1937.

(3) J. C. KOHL, *Verkehr und Ansiedlungen des Menschen in ihrer Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche*, Dresden-Leipzig, 1841.

(4) E. HAHN, *Die Haustiere und ihre Beziehungen zur Wirtschaft des Menschen : eine geographische Skizze*, Leipzig, 1896.

(5) A. SCHÄFFLE, *Bau und Leben des sozialen Körpers*, 4 vol., Tübingen, 1875-1878.

(6) J. LECLERQ, *op. cit.*, pp. 55-62 et *La psychologie sociale*, dans *op. cit.*, pp. 102-105.

(7) G. TATHAM, *op. cit.* — J. O. M. BROEK, *Friedrich Ratzel in Retrospect*, dans *Annals of the Association of American Geographers*, 44, 1954, p. 204. — Franklin THOMAS, *The Environmental Basis of Society*, London, 1925.

siques, et la fameuse interprétation de la société « déterminée » par les forces physiques de la nature (1).

Parmi les précédents historiques les plus importants se trouvent cependant les œuvres de Frédéric LE PLAY (1804-1862) (2). Pour celui-ci, aucune formule *a priori* : il commence par l'étude empirique des conditions quotidiennes de quelques familles françaises. Sa formule « Lieu-Travail-Famille », transposée par GEDDES en « Place-Work-Folk » (1913), a eu une très grande influence sur des géographes britanniques au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Sans doute beaucoup d'autres géographes ont contribué à la construction de la géographie sociale : RITTER, VON HUMBOLDT, HASSINGER, RÜHL et HETTNER en Allemagne; RECLUS en France; George Perkins MARSH en Amérique; MACKINDER en Angleterre. Au point de vue conceptuel, pourtant, il se dessine trois orientations principales, qui ont eu la plus grande influence sur l'évolution de la discipline : a) l'Ecole de LE PLAY et le « Social Survey Movement » dans les pays de langue anglaise; b) la tradition « anthropogéographique » en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis; c) la « morphologie sociale » de DURKHEIM, qui trouve son prolongement en Amérique dans l'écologie humaine de Chicago (3).

#### B. — LA GÉOGRAPHIE SOCIALE AU VINGTIÈME SIÈCLE.

« La société dans son milieu géographique » : que de spéculations cette question évoque-t-elle au début du XX<sup>e</sup> siècle (4) ! Mais quelle science pourrait étudier un tel problème dans toutes ses manifestations et implications ? L'effort de RATZEL n'avait pas très bien réussi; et ses disciples n'avaient qu'exagéré le déterminisme environnementaliste (5). Beaucoup d'auteurs d'ailleurs,

(1) Friedrich RATZEL, *Anthropogeographie*, 2 vol., Stuttgart, Engelhorn, 1882. — Jean BRUNHES, *Ratzel, 1844-1904*, dans *La Géographie*, X, 1904.

(2) Frédéric LE PLAY, *Les ouvriers européens. Etude sur la vie économique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédée d'un exposé de la méthode d'observation*, Paris, 1855 et *L'organisation de la famille*, 4<sup>e</sup> éd., Tours, Alfred Mame et Fils, 1874. — Patrick GEDDES, *Cities in evolution*, London, Williams and Norgate, 1915.

(3) G. A. THEODORSON, *Studies in Human Ecology*, New Jersey, Row, Peterson and Co., 1961. — L. SCHNORE, *Geography and Human Ecology*, dans *Economic Geography*, 1961, pp. 207-218.

(4) Lucien FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine*, Paris, 1910.

(5) Franklin THOMAS, *op. cit.* — C. C. COLBY, *Miss Ellen Churchill Semple*, dans *Annals of the Association of American Geographers*, 23, 1933, pp. 229-240. — E. HUNTINGTON, *Civilization and Climate*, New Haven, Yale University Press, 1915.

comme les sociologues de l'école durkheimienne, prétendaient que la géographie n'avait pas le droit d'étudier la question.

A ce moment apparaît un des meilleurs penseurs que la géographie ait jamais connu, à savoir Paul-Marie VIDAL de la BLACHE (1). La société, pour VIDAL, ne pouvait être expliquée totalement en termes biologiques, psychologiques ou environmentalistes (2). Non, la société représentait une combinaison d'idées, de liens et de traditions qui donnait l'orientation et la stabilité à la vie humaine dans les divers milieux du monde. Dans ses études sur le monde méditerranéen et sur l'Asie des Moussons, il a montré l'harmonie des relations entre les institutions humaines et les milieux naturels. Les *genres de vie* (3) constituaient les manifestations concrètes des contrats établis entre l'homme et la nature : donc ils étaient devenus des systèmes écologiques exprimant l'équilibre des éléments naturels et humains d'un milieu donné (4). La conception de *genre de vie* était venue de la littérature des ethnologues et on peut la retrouver encore parmi les sociologues, les anthropologues et les psychologues au cours du XX<sup>e</sup> siècle (5). Par leurs études régionales approfondies, les pionniers de l'école vidalienne ont remplacé les idées exagérées de l'environnementalisme par la conception plus élastique du possibilisme, et ainsi ils ont répondu aux objections des sociologues par des œuvres substantielles plutôt que par des « manifestes » théoriques (6).

« La géographie humaine » de VIDAL était vraiment une géographie sociale dans le sens large du terme : toutes les autres dimensions de milieu étaient étudiées du point de vue de la société.

(1) Voir Chr. van PAASSEN, *op. cit.* et Paul CLAYAL, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1965, pp. 57-78.

(2) Paul-Marie VIDAL de la BLACHE, *Les conditions géographiques des faits sociaux*, dans *Annales de Géographie*, 11, 1902, pp. 13-25.

(3) Paul-Marie VIDAL de la BLACHE, *Les genres de vie dans la géographie humaine*, dans *Annales de Géographie*, 20, 1911, pp. 193-212 et 289-304.

(4) Paul-Marie VIDAL de la BLACHE, *Les grandes agglomérations humaines*, dans *Annales de Géographie*, 26, 1917, pp. 401-422 et 27, 1918, pp. 174-187.

(5) R. D. MCKENZIE, *Demography, human geography and human ecology*, dans L. L. BERNARD, Ed., *The fields and methods of sociology*, New York, Ray Long and Smith, Inc., 1934 et *Human ecology*, dans *Encyclopedia of the Social Sciences*, New York, The Macmillan Book Co., 1937. — Robert REDFIELD, *The primitive world and its transformations*, New York, Cornell University Press, 1953. — Robert REDFIELD et Alfonso VILLA ROJAS, *Chan kom : A Maya Village*, Washington, D. C., Carnegie Institute of Wn., Publ. No 448, 1934.

(6) Lucien FEBVRE, *op. cit.*

Plusieurs géographes en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, ont suivi les mêmes orientations (1).

Par contraste avec l'approche régionale, «écologique», de son Maître, Jean BRUNHES a ajouté une notion de systématisation dans la géographie humaine. Il a aussi retenu les facteurs psychologiques et notamment la perception différente de l'espace et des ressources de la nature par des groupements différents (2). Mais c'est SION, dans sa thèse sur les paysans de la Normandie, qui a vraiment développé cette conception (3). Pour BRUNHES, la géographie sociale représentait le troisième «niveau de complexité» dans la géographie humaine. Elle s'occupait des groupements : les groupements primaires comme la famille, les tribus, etc.; les groupements secondaires comme ceux des professions ou des genres de vie; les formes d'interaction entre ces groupements; et finalement, les systèmes légaux enregistrant la propriété et le mode d'exploitation de la terre (4). Pourtant, sauf dans le cas des travaux de BRUNHES et VALLAUX et des études sur l'*habitat* inspirées par DEMANGEON (5), la géographie sociale de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est restée, en France, étroitement liée aux études régionales : on ne cherchait pas en général à systématiser les éléments sociaux dans une théorie générale, mais on s'efforçait à donner un tableau synthétique des communautés régionales (6).

C'est dans l'Ecole anglaise, pendant la période d'entre-deux-guerres, que se sont engagés des débats sur la nature de la géographie sociale (7). S'agit-il de cartographier les caractéristiques sociales de l'humanité ou doit-on étudier les processus qui relient une société à son environnement ? Quelle est la relation entre la géographie sociale et l'écologie humaine selon l'Ecole de Chicago ?

(1) Voir particulièrement les œuvres de FLEURE, *Human geography in Western Europe*, London, Williams and Norgate, 1918 et *Problems of society and environment*, London, 1948. — C. D. FORDE, *Habitat, economy and society*, London, Methuen, 1934. — E. E. EVANS, *Irish Heritage*, Dundalk, 1942. — J. O. M. BROEK, *Santa Clara Valley : A Study in Landscape Changes*, Utrecht, A. A. Oosthoek, 1932.

(2) Jean BRUNHES, *La géographie humaine. Essai de classification positive*, Paris, Alcan, 1910.

(3) Jules SION, *Les paysans de la Normandie orientale*, Paris, Colin, 1909 et *L'Asie des Moussons*, dans *La Géographie Universelle*, t. IX, 2<sup>e</sup> partie, 1929.

(4) Jean BRUNHES, *op. cit.*, pp. 36-46.

(5) Camille VALLAUX, *La géographie sociale : la mer*, Paris, Colin, 1908 et *Les sciences géographiques*, Paris, Alcan, 1925. — A. DEMANGEON, *Questions de Géographie humaine*, Paris, Colin, 1942.

(6) *La Géographie Française au milieu du XX<sup>e</sup> siècle*, dans *l'Information Géographique*, Paris, J. B. Baillièrre et Fils, 1957.

(7) J. W. WATSON, *op. cit.*



Pourquoi utiliser les deux termes : géographie humaine et géographie sociale ? Il y avait donc ambivalence de deux positions méthodologiques : l'une formelle, l'autre fonctionnelle. Cette ambivalence s'exprimait tout particulièrement dans l'École hollandaise : la *Sociografie* <sup>(1)</sup>, pratiquée à Amsterdam, étudiait les groupes sociaux selon leur répartition dans l'espace sans aucune considération de leurs rapports avec le milieu, se limitant donc à une sorte de morphologie sociale ; tandis que l'École de géographie sociale d'Utrecht envisageait les deux aspects, presque de la même façon que l'École française. L'épanouissement de quelques autres disciplines aux Pays-Bas, comme la sociologie rurale et la démographie a finalement mis en question les bases de cette dualité et a montré la complémentarité — et non pas l'opposition — de ces deux orientations <sup>(2)</sup>.

Pourtant, avant la dernière guerre mondiale, la géographie sociale n'était pas du tout une discipline systématique bien définie. Pierre GEORGE et Max. SORRE en ont été les grands pionniers. Pour GEORGE, l'ordre social est étroitement lié à l'ordre économique : « les rapports sociaux sont à la fois à la base de tout système économique et l'effet des mécanismes économiques <sup>(3)</sup>. » Malgré ses protestations dogmatiques et son orientation marxiste, GEORGE reste essentiellement enraciné dans la position classique des géographes français : le renoncement aux « lois » purement géographiques, la vocation à la description et à l'explication de formes spatiales et le renoncement aussi aux travaux appliqués <sup>(4)</sup>. La valeur essentielle de son œuvre reste dans la démonstration qu'une orientation systématique dans l'étude des éléments sociaux <sup>(5)</sup> est tout à fait compatible avec la tradition classique

<sup>(1)</sup> F. DUSSART, *La géographie aux Pays-Bas*, dans *Travaux du Séminaire de Géographie de l'Université de Liège*, fasc. LV, Liège, 1937. — S. J. GROENMAN, *Methoden der Sociografie. Een inleiding tot de praktijk van het sociale onderzoek in Nederland*, Assen, Van Gorcum, 1950. — A. C. de VOOYS, *De ontwikkeling van de sociale geografie in Nederland*, Conférence inaugurale à l'Université d'Utrecht, Groningen, 1950. — H. D. de VRIES REILINGH, *The practise of modern geography in the Netherlands*, dans *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 54, 1963, pp. 31-34.

<sup>(2)</sup> H. D. de VRIES REILINGH, *op. cit.* et Chr. van PAASSEN, *op. cit.*, 1965.

<sup>(3)</sup> Pierre GEORGE, *Géographie sociale du monde*, Paris, Presses Universitaires de France, 1946.

<sup>(4)</sup> Pierre GEORGE, *Réflexions sur la géographie humaine à propos du livre de M. Le Lannou*, dans *Annales de Géographie*, 59, 1950, pp. 214-218, et *Existe-t-il une géographie appliquée ?*, dans *Annales de Géographie*, 70, 1961, pp. 337-346.

<sup>(5)</sup> Pierre GEORGE, *Introduction à l'étude géographique de la population du monde*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951; *La campagne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956; *Traité de géographie urbaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.

française; il a montré la voie — qu'ont suivie plusieurs de ses disciples <sup>(1)</sup> — vers les enquêtes plus approfondies de l'aspect social de la géographie humaine. Pour SORRE, d'autre part, la société n'est qu'un système de techniques <sup>(2)</sup> — la famille, le langage, la religion — ayant chacun son rôle propre dans l'organisation sociale et spatiale de l'humanité, et dont l'ensemble constitue le domaine de la géographie sociale. On ne voit pas très clairement cependant comment SORRE conçoit la géographie sociale : consiste-t-elle en une série de sous-disciplines basées sur ces techniques différentes ? Ou bien doit-on distinguer les techniques « sociales » des techniques « politiques » ? Dans ses ouvrages toutes forment un *continuum*, de la famille jusqu'aux grands blocs politiques <sup>(3)</sup>. Une des innovations les plus importantes de SORRE est constituée par l'élément psychologique, courageusement proposé et précisé <sup>(4)</sup>. Chaque groupement social — linguistique, ethnique, religieux — est basé sur quelques valeurs propres qui donnent aux gens une optique caractéristique sur l'espace : il propose pour cette optique « l'espace social » ou l'horizon social aperçus par les membres d'un groupement, par exemple l'espace religieux des catholiques <sup>(5)</sup>, l'espace ethnique ou linguistique d'une tribu. Pierre GOUROU propose la conception plus large de la « civilisation » <sup>(6)</sup>, qui compte d'une part les techniques matérielles (modes de production) et d'autre part les techniques spirituelles (traditions, idées, etc.). Dans ces trois grandes conceptions, nous trouvons donc l'épanouissement des idées vidaliennes sur l'aspect social de la géographie humaine : elles maintiennent l'esprit large et « holistique » de la tradition classique en y ajoutant un peu de généralisation et de systématisation. Mais le couronnement de cette même ligne de pensée se trouve dans l'œuvre de Hans BOBEK,

<sup>(1)</sup> Voir, par exemple, Michel ROCHFORT, *L'organisation urbaine en Alsace*, Strasbourg, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université, 1960. — Michel DUGRAND, *Villes et Campagnes en Bas-Languedoc*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

<sup>(2)</sup> MAX. SORRE, *Les fondements de la géographie humaine*, vol. 2 : *Les techniques de la vie sociale*, Paris, Colin, 1948 et *Sociabilité et Milieu Géographique*, dans *L'homme sur la terre*, pp. 211-264.

<sup>(3)</sup> MAX. SORRE, *op. cit.*, 1961.

<sup>(4)</sup> MAX. SORRE, *La géographie psychologique. L'adaptation au milieu climatique et biosocial*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

<sup>(5)</sup> MAX. SORRE, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Marcel Rivière et Cie., 1957.

<sup>(6)</sup> Pierre GOUROU, *Changes in civilization and their influence on landscapes*, dans *Impact*, 14, 1964, n° 1, pp. 57-71.

qui combine les traditions allemande et française et qui a construit une vision tout à fait moderne de la géographie sociale.

BOBEK maintient l'approche de base fondée dans l'École française, mais il reconnaît la nécessité d'y introduire quelques principes de systématisation. Son objectif est donc de construire un cadre spatio-temporel pour l'étude géographique de la société mondiale (1). Pour cela il faut définir certains types sociaux qui serviront de bases de comparaison. Quoiqu'il fasse référence à l'élément subjectif dans la répartition spatiale de l'humanité (*Sozialraum, Soziallandschaft*), il se méfie néanmoins un peu des méthodes psychologiques et se rapproche plutôt des orientations sociologiques (2). La valeur suprême de l'œuvre de BOBEK consiste dans le fait qu'il ne s'exprime pas seulement en termes théoriques, mais qu'il applique ces théories aux conditions empiriques du monde actuel.

Pendant ces dernières années, on a proposé en géographie humaine beaucoup de schématisations de la société. Il en a été ainsi, par exemple de WAGNER, d'ACKERMAN, de VAN PAASSEN et autres (3). Cependant, la géographie sociale de nos jours reste une discipline faiblement circonscrite, pratiquée par divers chercheurs avec des orientations différentes. Quelques-uns s'occupent de la géographie sociale préalable à la planification régionale, comme M. PHILIPPONNEAU, O. TULIPPE, etc. (4). D'autres continuent à travailler dans le cadre régional — souvent avec des méthodes renouvelées — comme Mlle R. ROCHEFORT, E. JUILLARD, etc. (5). Plusieurs s'intéressent à l'étude de la population, des races, de l'urbanisme, des maladies, du tourisme. On peut se demander dès lors où va la géographie sociale.

---

(1) H. BOBEK, *Stellung und Bedeutung der Sozialgeographie*, dans *Erdkunde*, 1948, pp. 118-125; *Die Hauptstufen der Gesellschafts- und Wirtschaftsentfaltung in geographischer Sicht*, dans *Die Erde. Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 90, 1959, pp. 259-298; *op. cit.*, 1961.

(2) H. BOBEK, *Der Orient als Soziallandschaft* (non publié), 1943.

(3) Philip L. WAGNER, *The human use of the earth*, Glencoe, Illinois, The Free Press, Inc., 1962.

(4) M. PHILIPPONNEAU, *Géographie et action. Introduction à la géographie appliquée*, Paris, Colin, 1960. — ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. COMITÉ NATIONAL DE GÉOGRAPHIE, *Les applications de la géographie en Belgique*, Liège, 1964.

(5) E. JUILLARD, *La vie rurale dans la plaine de Basse-Alsace*, Strasbourg, 1953 et *La région : essai de définition*, dans *Annales de Géographie*, 71, 1962, pp. 483-499. — Renée ROCHEFORT, *Le travail en Sicile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961.

P. CLAVAL s'occupe de cette question dans sa monographie récente (1). L'horizon logique semble subsister chez ceux qui ont adopté une approche plus sociologique, comme l'équipe du professeur W. HARTKE à Munich. La *Sozialgeographische Differenzierung* implique que les valeurs sociales — exprimées dans la structure socio-professionnelle — sont de agents de différenciation spatiale. La comparaison des cartes de cette structure (*Sozialkartierung*) avec celle de l'espace (*Nutzflächenkartierung*) suggère quelques associations intéressantes. Cette méthode se montre bien efficace dans le contexte rural ou urbain : elle est variée en même temps que précise (2). Par contraste avec cette orientation vers l'analyse inductive, empirique et minutieuse, on trouve une autre façon d'aborder la géographie sociale dans l'école de Lund en Suède. La *force* de cette dernière, qu'on ressent particulièrement dans le travail de Torsten HAGERSTAND (3), consiste plutôt dans une approche déductive. On évoque des modèles mathématiques et statistiques pour mieux comprendre et expliquer des processus sociaux. Cette orientation plus dynamique trouve un écho dans l'école américaine et dans l'école polonaise (4). On découvre aussi un rapprochement entre les recherches faites par des géographes et celles des chercheurs dans les autres sciences sociales, comme les anthropologues, les sociologues et les démographes. Peut-être sont-ce des travaux inter-disciplinaires qui, aujourd'hui doivent aborder les grandes questions de la géographie sociale, surtout quand il s'agit des problèmes urbains ?

---

(1) Paul CLAVAL, *op. cit.*

(2) W. HARTKE, *Gedanken über die Bestimmung von Raumen gleichen sozialgeographischen Verhaltens*, dans *Erdkunde*, 13, 1959, pp. 426-435 et *Die sozialgeographische Differenzierung der Gemarkungen ländlicher Kleinstädte*, dans *Geografiska Annaler*, 43, 1961. — *Münchner Geographische Hefte*, publiés par le Technische Hochschule, München; par ex. K. RUPPERT, *Spalt. Ein methodischer Beitrag zur Agrarlandschaft mit Hilfe der kleinräumlichen Nutzflächen und Sozialkartierung und zur Geographie des Hopfenbaus*, Heft 14, 1958. — F. HARTMANN, *Volkach am Main. Kulturgeographische Studien über eine unterfränkische Kleinstadt*, non publié, 1958.

(3) *Lund Series in Human Geography*, Series B, en particulier : E. KANT, *Studies in rural-urban interaction*, 1951; T. HAGERSTAND, *The propagation of innovation waves*, 1952; S. GODLUND, *The function and growth of bus traffic within the sphere of urban influence*, 1956.

(4) Voir par ex. R. L. MORRILL, *The development of spatial distributions of towns in Sweden : An historical-predictive approach*, dans *Annals of the Association of American Geographers*, 53, 1963, pp. 1-14.

## C. — CONCLUSIONS.

Nous venons de retracer les grandes lignes de l'évolution historique de la discipline qui retient notre attention. Par une double optique — théorique et empirique — nous avons essayé de découvrir le caractère complexe de la géographie sociale. Quelle conclusion peut-on formuler ? Est-il possible d'aboutir à une définition ? Pour cela il importe de noter que trois groupes de problèmes semblent se dégager de notre étude historique.

Tout d'abord, l'examen des grandes traditions — française, allemande, hollandaise — ne laisse aucun doute sur le fait que les deux éléments de base dans la géographie sociale sont : 1) les groupements sociaux; 2) l'environnement. Si nous pouvons préciser la signification de ces deux termes, nous aurons les éléments essentiels de notre définition. Pour y arriver il faut naturellement considérer les changements sociaux qui modifient notre société mondiale et les transformations de la terre qui y sont associées. Il faut aussi envisager l'évolution technique des sciences sociales qui pourraient éclaircir les nouvelles dimensions du problème. Nous reviendrons plus tard à cette question.

Une deuxième série de problèmes se présente en termes méthodologiques. C'est l'ancienne dialectique entre la « géographie de l'espace » et la « géographie des lieux »; ou bien entre la géographie systématique avec un but nomothétique et la géographie régionale avec un but idiographique (1). Dans quelle direction doit-on progresser ? Doit-on chercher les régularités et éventuellement les lois qui gouvernent la répartition et les interactions des formes sociales dans l'espace et mesurer l'influence des forces et des processus sociaux sur l'organisation de l'espace ? Ou bien doit-on revenir à la vocation régionale et faire des études approfondies sur les combinaisons locales ? Les œuvres récentes suggèrent que ceci est une dualité théorique : il faut souligner la complémentarité et non l'opposition des deux orientations, car l'une n'a guère de valeur comme méthode géographique sans l'autre. A preuve, par exemple, l'étude de E. JUILLARD sur l'Alsace

---

(1) F. K. SCHAEFER, *Exceptionalism in Geography. A Methodological Examination*, dans *Annals of the Association of American Geographers*, 43, 1953, pp. 226-249, et la réponse de R. HARTSHORNE, dans *Annals of the Association of American Geographers*, 45, 1955, pp. 205-244. Aussi W. BUNGE, *Theoretical Geography*, dans *Lund Studies in Geography, Series C, General and Mathematical Geography*, No 1, Lund, 1962.

et celle de Mlle R. ROCHEFORT sur la Sicile (1) : ne sont-ce pas des synthèses des deux orientations ? Les recherches faites à Munich, elles aussi, démontrent comment les analyses systématiques peuvent aboutir aux synthèses régionales (2).

La troisième série de problèmes vient des conditions empiriques de notre objet d'étude, c'est-à-dire la société mondiale d'aujourd'hui. Les changements radicaux qui ont bouleversé et modifié notre monde, ont aussi rendu désuets les méthodes et les cadres d'analyse de nos grands pionniers de géographie sociale. Quels groupes faut-il étudier aujourd'hui ? Comment définir l'environnement ? Auparavant on a souligné l'importance des rapports verticaux entre les groupements sociaux et leur ambiance naturelle, mais aujourd'hui — si on entend bien les philosophes existentialistes — les rapports horizontaux, c'est-à-dire l'interaction des groupes mêmes, sont beaucoup plus importants. Mais ne sommes-nous pas déjà dans le domaine de la sociologie ou de la psychologie sociale ?

### III. — LA GÉOGRAPHIE SOCIALE FACE AU MONDE MODERNE

Dans ce qui suit nous nous proposons de discuter des trois grands groupes de problèmes que nous venons d'évoquer à la lumière de quelques développements des sciences sociales modernes.

#### A. — PROBLÈMES POSÉS PAR LA SITUATION EMPIRIQUE.

La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle est témoin de changements radicaux dans la société mondiale. Et la géographie se trouve de plus en plus « engluée dans la société (3) ». Comme Mlle R. ROCHEFORT l'a remarqué récemment, « la part des faits sociaux, de la réalité sociale, est de plus en plus prépondérante dans le réseau des explications qui rendent compte des paysages terrestres et des interconnexions spatiales qui sont objet même de la géographie (4) ».

(1) Etienne JUILLARD, *op cit.*, 1953. — Renée ROCHEFORT, *op. cit.*, 1961.

(2) Robert GEIPEL, *Soziale Struktur und Einheitsbewusstsein als Grundlagen geographischer Gliederung*, dans *Rhein-Mainische Forschungen*, Heft 38, 1952. — W. HARTKE, *Die Hutekinder im Hohen Vogelsberg. Der geographische Charakter eines Sozialproblems*, dans *Münchner Geographische Hefte*, Heft 11, 1956.

(3) Renée ROCHEFORT, *Géographie sociale et sciences humaines*, dans *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, N° 314-315, 1963, pp. 18-32.

(4) *Ibid.*, p. 19.

Quelles sont les caractéristiques spéciales de cette évolution sociale ? Il y en a plusieurs. Notons seulement ici les grandes lignes qui touchent profondément nos méthodes d'analyse.

On constate une espèce d'homogénéisation culturelle qui se fait par les moyens de communication, par la standardisation des techniques de production et de consommation... et en même temps on voit la montée d'un effort pour maintenir une différenciation locale. C'est ainsi que les facteurs sociaux, comme les langues, les religions, les ethnies, prennent une importance primordiale dans certaines régions (1). L'articulation de ces forces qui bouleversent la réalité empirique apparaît comme une sorte de dialectique entre l'action des systèmes universels qui tendent vers la standardisation et les forces locales qui tendent vers la différenciation. Cette dialectique n'est que l'expression concrète de la tension entre la géographie nomothétique de l'espace et la géographie idiographique des lieux : une question qui a donné naissance à beaucoup de controverses dans notre littérature.

D'autre part, on entend nos philosophes modernes qui insistent sur l'élément subjectif dans la réalité sociale : une prise de position qui met en question les principes cartésiens de nos méthodes « scientifiques » d'observation (2). Pour comprendre vraiment la réalité sociale, disent-ils, il faut étudier l'élément interne aussi bien que les éléments externes. Ainsi monte l'importance de la « noosphère » de TEILHARD de CHARDIN (3) dans l'évolution des formes sociales aujourd'hui. Quelles en sont les implications pour la géographie sociale ?

Quelques-uns de nos géographes modernes ont souligné l'importance des facteurs subjectifs. P. CLAVAL a conclu : « Comprendre la géographie d'un lieu, c'est d'abord comprendre l'organisation sociale de ceux qui l'habitent, leur mentalité, leurs représentations. (4) » D. WATSON, dans son étude de Hamilton, a montré

(1) Les exemples sont innombrables, particulièrement au Tiers Monde, par ex. les Berbères en Algérie, les Kurdes en Syrie, les Noirs aux Etats-Unis, etc.

(2) M. G. PLATTEL, *Social Philosophy*, Pittsburg, Duquesne University Press, 1965.

(3) J. BIRD, *On the « noosphere » in human geography*, dans *Scottish Geographical Magazine*, LXXIX, 1963, pp. 54-56. Pour un résumé des idées de Teilhard de Chardin, sur l'application de l'idée de « noosphere » dans la géographie, voir R. L. THOMAS, *Man's Role in Changing the Face of the Earth*, Chicago, University of Chicago Press, 1956 et les ouvrages divers de TEILHARD de CHARDIN, par ex. *Le phénomène humain, L'avenir de l'homme*, etc. Paris, Editions du Seuil.

(4) Paul CLAVAL, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 123.

comment « les répartitions spatiales sont en dernière analyse, un reflet de l'ordre moral <sup>(1)</sup> » et Mlle R. ROCHEFORT a démontré combien la géographie de la Sicile est liée à l'organisation de la mafia <sup>(2)</sup>. Comment doit-on reformuler notre équipement analytique pour tenir compte de cette exigence ? Pour cela, il faut tenir compte des développements des disciplines voisines.

P. CHOMBART de LAUWE <sup>(3)</sup> a montré quelques façons d'analyser les horizons sociaux de certains groupes urbains. Il a ainsi illustré comment l'échelle de relations sociales influence le caractère d'un arrondissement <sup>(4)</sup>. L'Américain Walter FIREY, dans un cadre plus large, a éclairci les liens entre les perceptions humaines de l'espace et l'utilisation des ressources <sup>(5)</sup>, donnant en même temps l'exemple des « Great Plains » comme illustration de l'influence des « mentalités » sur l'évolution d'un paysage <sup>(6)</sup>. Quelle est la portée de ces orientations ? Il nous faut abandonner nos conceptions monolithiques de l'espace géographique ; nous devons nous rendre compte du fait que l'espace a une signification différente pour chaque groupement humain ; qu'il existe, par exemple, un espace ethnique, un espace linguistique, et d'autres dont les dimensions sont liées aux valeurs propres du groupe. Donc, il ne nous faut plus mesurer la distance et les mouvements en termes géodésiques, mais y intégrer les dimensions de l'espace telles qu'elles sont aperçues par les habitants. Une géographie urbaine qui ne tient pas compte de telles différences dans la perception de l'espace, par exemple, n'atteint pas la vie et reste opaque et superficielle.

Est-ce donc la conception psycho-sociologique de l'espace qui compte seulement ? Mlle R. ROCHEFORT a bien montré la valeur de l'attitude opposée : le géographe doit toujours souligner l'importance des dimensions réelles de l'espace géographique, et « le

---

<sup>(1)</sup> J. D. WATSON, *The Sociological Aspects of Geography*, dans G. TAYLOR, Ed., *Geography in the Twentieth Century*, London, Methuen, 1957, pp. 463-499.

<sup>(2)</sup> Renée ROCHEFORT, *Le travail en Sicile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961.

<sup>(3)</sup> CHOMBART de LAUWE, *Paris et l'agglomération parisienne. L'espace social d'une grande cité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952 et *La vie quotidienne des familles ouvrières*, Paris, Centre National de Recherche Scientifique, 1956.

<sup>(4)</sup> *Ibid.* (1952).

<sup>(5)</sup> Walter FIREY, *Man, Mind and Land : A Theory of Resource Use*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1960.

<sup>(6)</sup> *Ibid.*



souci de replacer les groupes humains dans la diversité de l'espace (1) ».

B. — VERS UNE VISION GÉOGRAPHIQUE DE L'ESPACE SOCIAL.

L'objectif immédiat de la géographie sociale moderne est donc d'aboutir à une conception plus précise de l'espace social (2). Prenons encore un exemple. François PERROUX nous a donné un tableau de l'espace économique, ou des « espaces économiques » (3), qui se forment indépendamment de l'espace géodésique. On pourrait étudier ces « espaces » comme des systèmes autonomes dont les configurations suivent leurs lois propres et dont le fonctionnement n'a presque rien à voir avec le milieu naturel. Ne peut-on pas aussi concevoir l'espace social ou les « espaces sociaux » d'une façon semblable : comme un réseau de relations ou des systèmes qui sont indépendants du milieu naturel ? N'est-il pas possible de parler d'un espace ethnique, d'un *Sozialraum*, d'un « horizon » perçu par un groupement humain, et en même temps maintenir les « pieds sur la terre » en replaçant ces « groupes humains dans la diversité de l'espace » (réel) ? N'est-ce pas vraiment cette double optique qu'à employée Mlle R. ROCHEFORT pour éclaircir l'origine des processus qui s'articulent à travers la vie sicilienne (4) ? L'espace social pour un géographe doit donc inclure deux éléments : a) l'élément subjectif, à savoir, les groupements humains, et b) l'élément objectif, à savoir, l'environnement. Examinons comment on pourrait définir ces deux éléments dans le contexte du monde moderne.

Suivant les idées de Max. SORRE (5) et de H. BOBEK (6), nous pourrions considérer les *groupements humains* non seulement comme des formes « morphologiques » réparties dans l'espace,

(1) Renée ROCHEFORT, *op. cit.*, 1963, pp. 29-31.

(2) Max. SORRE, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Marcel Rivière et Cie., 1957.

(3) François PERROUX, *La coexistence pacifique*, 3 vol. Paris, Presses Universitaires de France, 1958 et *Economie et société : contrainte, échange, don*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960. Voir aussi C. PONSARD, *Economie et espace*, Paris, Colin, 1956 et *Histoire des théories économiques spatiales*, Paris, Colin, 1958.

(4) Renée ROCHEFORT, *op. cit.*, 1961.

(5) Max. SORRE, *op. cit.*, 1957.

(6) Hans BOBEK, *Die Hauptstufen der Gesellschafts- und Wirtschaftsentfaltung in geographischer Sicht*, dans *Die Erde. Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 90, 259-298.

mais aussi comme l'expression d'un système de valeurs, d'une source d'action sur la terre et sur les interactions humaines. Les « causes géographiques » disait VIDAL de la BLACHE, « n'agissent sur l'homme que par l'intermédiaire des faits sociaux ». <sup>(1)</sup> De nos jours, nous pourrions insister sur l'inverse : l'action de l'homme sur la terre ne se manifeste que par l'intermédiaire des faits sociaux. Mais quels sont les groupements qu'il nous faut considérer ? Les grands pionniers de l'École française nous ont donné des critères bien nets : ceux qui déterminent ou qui conditionnent la répartition spatiale de l'humanité, comme les groupes linguistiques et ethniques; ceux qui conditionnent la subdivision et l'utilisation de la terre, comme les tribus, les liens familiaux et surtout les genres de vie <sup>(2)</sup>. Mais voyez les changements profonds qui ont tellement modifié la nature et le rôle des faits sociaux depuis les jours de BRUNHES, et même de SORRE ! Pour choisir vraiment les groupes importants aujourd'hui, il nous faut combiner nos efforts avec nos collègues dans la sociologie et la psychologie sociale. Faut-il remarquer, pourtant, que le choix des groupes dépendra d'une situation empirique (par exemple, le facteur ethnique aux Etats-Unis, le facteur linguistique en Belgique), et qu'aucune formule dogmatique ne pourra résoudre tous les problèmes. Il sera intéressant en tout cas de reprendre quelques-unes de nos conceptions traditionnelles, comme celle du genre de vie, et de l'adapter à la lumière des développements dans la psychologie sociale et les autres disciplines modernes <sup>(3)</sup>. Le point essentiel, c'est que nous considérons les groupes humains comme des agents fonctionnels, portant une mentalité qui influence le dialogue entre l'homme et l'espace et les interactions humaines dans une région donnée. Ainsi les groupements sociaux peuvent représenter l'élément subjectif de l'espace social. L'élément objectif, c'est l'environnement.

L'environnement ? Combien a-t-il de significations psychologiques, philosophiques, sociales... ! Dans la géographie sociale, nous parlons de tous les aspects du milieu géographique qui

<sup>(1)</sup> Paul-Marie VIDAL de la BLACHE, *Principes de la géographie humaine*, Paris, Colin, 1912, p. 38.

<sup>(2)</sup> Jean BRUNHES, *La géographie humaine*, Paris, Colin, 1910, pp. 36-46.

<sup>(3)</sup> Max. SORRE, *La notion de genre de vie et sa valeur actuelle*, dans *Annales de Géographie*, 57, pp. 108 et 193-204; aussi Renée ROCHEFORT, *op. cit.*, 1963, p. 21 et suiv.

touchent ou qui sont touchés par l'ordre social. Traditionnellement, les géographes ont trop insisté sur la distinction entre l'ambiance naturelle-biotique et le réseau d'établissements créé par l'homme : l'environnement « naturel » d'une part; l'environnement « artificiel » d'autre part. Par cette conception dualiste, on perd de vue la vue synthétique qu'il nous faut appréhender : nous oublions que les transformations humaines ne s'opèrent pas de la même façon dans tous les milieux et que l'harmonie des éléments « naturels » et « artificiels » prend une tonalité différente d'une région à une autre. Objectivement donc, l'environnement présente l'élément variable, la combinaison locale géographique qui représente à la fois la scène (siège) des groupes et l'objet de leurs actions. On peut parler de l'environnement qui est créé par la société qui l'entoure.

Nous sommes très loin d'une définition précise de l'environnement : les études substantielles sur ce sujet nous manquent. Les « Behavioristes » nous ont en vain posé des questions concernant les liens entre la société et les conditions physiques (1). On cite seulement les « résultats » trouvés par HUNTINGTON (2). Les questions suggérées par SORRE dans la *Géographie psychologique* restent inexploitées (3). Que pensons-nous de « l'environnement synthétique » discuté par HERBER, de la création de notre civilisation technocratique (4) ? Enfin, l'élément objectif, c'est l'environnement, dont la définition surgira d'une grande partie des conditions locales empiriques.

Nous voyons donc comment les deux problèmes — empirique et méthodologique — se rencontrent. L'étude des groupements, plus proche des préoccupations des chercheurs dans les disciplines plus systématiques, nous amène vers la géographie nomothétique, la géographie de l'espace (social). L'étude de l'environnement, plus proche de l'orientation régionale classique, nous tient « pied à terre » dans l'approche idiographique, la géographie des lieux. Etudier les groupes dans le contexte de leur localisation géographique constitue donc l'objet de la géographie sociale.

(1) G. BERELSON et G. A. STEINER, *Human Behavior : An Inventory of Findings*, New York, Harcourt-Brace and World Inc., 1964, pp. 604-612.

(2) E. HUNTINGTON, *Civilization and Climate*, New Haven, Yale University Press, 1915.

(3) Max. SORRE, *Géographie psychologique. L'adaptation au milieu climatique et biosocial*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

(4) L. HERBER, *Our synthetic environment*, New York, Knopf, 1962.

## C. — A LA RECHERCHE DES LIGNES DIRECTRICES.

Mais quels sont les types de configuration que forment les sociétés dans l'espace ? Pourrait-on découvrir quelques formes générales ? Est-il possible d'esquisser un cadre conceptuel pour la géographie sociale ? Tenant compte du stade de développement, il sera sans doute imprudent de proposer un quelconque système théorique pour cette discipline. Pourtant, plusieurs leçons pourraient être dégagées des sciences humaines modernes, par exemple, l'anthropologie, la sociologie et l'histoire ; elles pourraient nous donner quelques lignes directrices. Notre optique, c'est l'action de l'homme social sur la surface de la terre et les contrastes et les ressemblances qui en résultent. Aucune autre discipline ne possède un tel but. Mais pour y arriver, le géographe a besoin des éclaircissements donnés par les disciplines voisines. Examinons donc brièvement quelques possibilités pour la géographie sociale.

Ne peut-on étudier l'espace social à l'échelle mondiale comme une mosaïque de régions, chacune définie en fonction des groupes qui y habitent ? Nous parlons des groupements sociaux dans leur *Sozialraum* (1), par exemple, la région flamande en Belgique, la région « blanche » en Afrique du Sud, le quartier chinois à San Francisco. D'ailleurs, pourquoi ne pas étudier les zones où domine telle ou telle condition sociale, comme la zone de la mafia, les zones où domine un « complexe pathogène » comme celles que décrivait SORRE (2), une région d'alcoolisme et d'autres ? Voilà une première optique sur l'espace social, qui nous permettrait de saisir une approche régionale, c'est-à-dire, qui exigerait d'établir une analyse systématique des forces jouant dans la vie régionale, et d'en faire une synthèse intégrale avec les conditions locales. Cette approche rappelle celle qu'on a employée souvent dans les études de sociologie rurale, par exemple, celles de SANDERSON, de LYNN SMITH, de LOOMIS et d'autres : une recherche des formes spatiales qu'adoptent les communautés (3). Rappelons aussi les

(1) HANS BOBEK, *Der Orient als Sozillandschaft* (Manuscrit inédit, 1943); *Stellung und Bedeutung der Sozialgeographie*, dans *Erdkunde*, II, 1948 et *Soziale Raumbildungen am Beispiel des Vorderen Orients*, dans *Deutscher Geographentag. München*, 1948, Landshut, 1950.

(2) MAX. SORRE, *L'Homme sur la terre*. Paris, Hachette, 1961, pp. 46-54.

(3) J. H. KOLB, *Rural Primary Groups : A study of Agricultural Neighborhoods*. Madison, Wisconsin. Agricultural Experiment Station of the University of Wisconsin and U. S. Department of Agricultural Research. Bulletin N° 51, 1921. — Voir aussi P. A. and C. C. ZIMMERMAN, *Principles of Rural-Urban Sociology*. New York, Henry

conceptions théoriques des formes spatiales de la société urbaine auxquelles ont abouti les études de Human Ecology à Chicago <sup>(1)</sup>. Quoique leurs objectifs fussent différents, ces disciplines voisines sont arrivées à des conclusions générales concernant la répartition spatiale de la société. Un élément subjectif — la clé de notre conception de l'espace social — s'y trouve intégré. Mais le tableau change continuellement : à nous la tâche de découvrir le dynamisme derrière la réorganisation spatiale de l'humanité, ou encore, les nouveaux types de régionalisation que forme la société.

En deuxième lieu, ne peut-on étudier l'espace social en fonction des centres d'organisation nodale ? SORRE a souligné comment le dynamisme des rapports sociaux s'exprime surtout autour des « points privilégiés » du monde, à savoir, les grandes métropoles. Il s'agit donc d'une organisation nodale de la société et le rayonnement des influences des « pôles d'attraction » de l'espace social. Cette perspective débouche très nettement sur l'aménagement du territoire : pour un développement intégral, on cherche une polarisation des rapports sociaux <sup>(2)</sup>. Dans l'étude sur Paris, P. CHOMBART de LAUWE a montré comment la structure interne d'une ville présente un tableau analogue : les cinémas, les écoles, les brasseries sont des noyaux d'attraction spatiale, avec leur propre « hinterland » régional <sup>(3)</sup>. Cette perspective nous rapproche des travaux faits dans le cadre du *Central Place Theory*. Mais l'organisation nodale de la société est aussi étroitement liée à la circulation : les courants de mouvement social, les migrations temporaires ou quotidiennes. P. CHOMBART de LAUWE a bien montré comment se forment les horizons sociaux et comment ces

---

Holt and Company, 1929; D. SANDERSON, *Locating the Rural Community*. Ithaca, N. Y., Cornell Extension Bulletin N° 431, 1939; C. R. LOOMIS and J. A. BEEGLE, *Rural Social Systems*, New York, Prentice-Hall Inc., 1950; E. S. de BRUNNER, *The Growth of a Science : A Half-Century of Rural Sociological Research in the United States*, New York, Harper and Bros., 1957.

<sup>(1)</sup> R. A. THEODORSON, Ed., *Studies in Human Ecology*, New Jersey, Row, Peterson and Co., 1958. — A. HAWLEY, *Human Ecology : A Theory of Community Structure*, New York, Ronald Press, 1950. — P. J. HATT and A. J. REISS, *Cities and Society*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1958.

<sup>(2)</sup> M. PHILIPPONNEAU, *Géographie et action. Introduction à la géographie appliquée*. Paris, Colin, 1960. — L. J. LEBRET et collab., *L'Enquête en vue de l'aménagement régional*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958. — O. TULIPPE, *Structures économiques et structures humaines dans les études d'économies régionales*, dans *Comptes Rendus de la « Conference on Economic Region »*. Pologne, 29 mai-1<sup>er</sup> juin 1959, Varsovie, 1960 et *Changement d'équilibre entre les villes et les villages*, dans *Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie*, fasc. I-IV, 1961, pp. 79-87.

<sup>(3)</sup> P. CHOMBART de LAUWE, *op. cit.*

horizons coïncident souvent avec les régions de circulation qui entourent les groupes. Il suffit de rappeler les travaux des géographes de Lund sur la diffusion, l'évolution des formes d'habitation, les migrations... pour voir l'importance de ce sujet <sup>(1)</sup>.

On pourrait ainsi proposer plusieurs sujets qui préoccupent ou qui pourraient préoccuper la géographie sociale <sup>(2)</sup>. Les changements dans la réalité empirique et la révolution technique dans les sciences humaines nous ont menés déjà loin des conceptions naturalistes des anthropogéographes.

#### IV. — CONCLUSION : LA VOCATION D'UNE GÉOGRAPHIE SOCIALE ?

Après cette esquisse très générale, posons-nous encore la question : à quoi bon la géographie sociale, quelles en sont les applications ? On constate autour de nous que les démographes, les sociologues, les psychologues abordent « nos » questions, souvent avec des méthodes plus précises que les nôtres. Y a-t-il donc une place pour le géographe dans l'étude de la société ?

La réponse à cette question dépend naturellement des diverses orientations qui règnent parmi les Ecoles de Géographie. En Amérique, à l'encontre de l'Europe, plusieurs refusent toute reconnaissance de l'existence géographique sociale. Faut-il un Lucien FEBVRE pour statuer ? Peut-être. Nous ne sommes pas sûre aujourd'hui que ce soient des études substantielles plutôt que des manifestes philosophiques qui montreront notre raison d'être. Ce sera dans l'action que nos collègues jugeront du rôle et de la valeur d'une approche géographique dans l'étude des problèmes sociaux. Quelles seront les caractéristiques de cette approche ? Si l'on entend bien les précédents historiques, l'objet n'est pas seulement de bâtir une discipline analytique autonome, mais de tâcher d'utiliser plusieurs nouvelles formes analytiques pour en bâtir une synthèse intégrale. Les forces sociales qui jouent dans l'organisation de l'espace ne constituent pas en elles-mêmes les « causes géographiques » ; elles le deviennent quand elles sont intégrées dans l'ensemble local. Il est donc très difficile de séparer la géographie sociale de la géographie humaine tout court. La tradition

<sup>(1)</sup> Par ex., Torsten HAGERSTRAND, *The Propagation of Innovation Waves*, dans *Lund Series in Human Geography*, N° 4, 1952; *Studies in Rural-Urban Interaction*, dans *Lund Series in Human Geography*, N° 3, 1951.

<sup>(2)</sup> Renée ROCHEFORT, *op. cit.*, 1963, pp. 30-32.

française montre spécialement la valeur d'une géographie sociale qui explique les ensembles sociaux régionaux. Les buts poursuivis dans les autres Écoles ont montré d'autres valeurs, comme ceux des géographes suédois, allemands et hollandais. Mais à travers tout, la « vocation » reste la même : l'étude intégrale des ensembles sociaux dans l'espace, soit des ensembles régionaux, soit des ensembles systématiques. Ce qui nous manque aujourd'hui — surtout en Amérique — c'est la vision conceptuelle totale de la géographie sociale : où se situe cette discipline dans l'économie des sciences, et quels en sont les buts ? L'examen qui précède montre la futilité d'en proposer une définition dogmatique ou précise ; nous pouvons seulement suggérer ceci : *la géographie sociale est l'étude géographique des ensembles sociaux*. Le thème central est l'espace social, qui comporte : a) les dimensions *objectives* de l'espace et b) les dimensions *subjectives* perçues par les groupes. On étudie les groupements sociaux dans leur espace social. Deux approches sont possible : l'approche *régionale*, qui étudie l'ensemble des facteurs qui influencent l'organisation spatiale d'une « région sociale » ; l'approche *systématique*, qui étudie d'une façon générale un élément social, p. ex. des langues, des religions, des maladies et autres.

Nous avons essayé seulement d'esquisser quelques aspects de la question : nos propos appellent d'autres opinions, d'autres suggestions, et pour une définition satisfaisante de la géographie sociale, il faudra attendre les résultats des recherches qui continuent dans quelques-unes des Ecoles géographiques.

---